

wicklung einzelner Merkmale bis ins 15. Jh., dem *moyen français*, handelt es sich – warum nicht – um eine ausschließlich synchrone Beschreibung. Die diachrone Perspektive bleibt somit fast völlig ausgeblendet, Informationen zur historischen Entwicklung, etwa vom Lateinischen bis zum Altfrz., sind daher Fehlanzeige. Ausstellungen formaler Art halten sich in erfreulichen Grenzen (z. B. einige in die Leere führende Verweise, S. 165 *voir paradigme, groupe verbal*, nicht aufgelöste Abkürzungen, z. B. S. 36 A 1: „NL“ für *nom de lieu*; S. 29 Z. 8 muss es wohl [l] statt [λ] sein, s. auch S. 20). Richtig Falsches findet sich ebenfalls selten, etwa die Behauptung, die Gesetzmäßigkeit, dass Klitika nicht in satzeinleitender Position auftreten dürfen, sei von P. Skårup definiert worden (116 mit A 4). Diese Regel ist bereits 1875, also ziemlich genau 100 Jahre vor jenem von A. Tobler beobachtet worden, mit dessen Namen sie fortan auch in der einschlägigen Literatur bezeichnet wird. Die beiden aus der *chanson de Roland* beigebrachten Beispiele für ein Konditionalgefüge „sans connecteur“ [scil. *se*] sind mehr als ungeeignet (156), insbes. der ohne genaue Angabe der Ausgabe zitierte v. 1717: „Fust i li reis n'i oüssum damage“. Dieser lautet nämlich – ohne *varia lectio* – in allen (maßgeblichen) Hss. und Ausgaben: „S'i fust li reis ...“

Aufgrund eines viel zu dürftigen Registers eignet sich das Werk nicht zum Nachschlagen, und ein Lehrwerk ist es eigentlich auch nicht. Über kurz oder lang werden daher all diejenigen, deren Interesse an der ältesten Stufe des Frz. über eine erste Berührung mit mittelalterlichen Texten hinausgeht, auf anders konzipierte Werke zurückgreifen. Dennoch ein alles in allem nicht uninteressanter Band, dem es aber wohl kaum gelingen wird, sich gegen die bestehende Konkurrenz, selbst der aus gleichem Hause stammenden *Que sais-je's* (Allières, Guiraud, Zink), durchzusetzen.

Köln

Karl-Heinz RÖNTGEN

Léonie BOSVELD-DE SMET/Marleen VAN PETEGHEM/Danièle VAN DE VELDE, *De l'indétermination à la qualification – les indéfinis* (Études Littéraires et Linguistiques). – Arras: Artois Presses Université, 2000, 276 p.

Il existe apparemment, quelque part entre les Pays-Bas et la France, un groupe de chercheuses, jeunes et dynamiques, qui s'adonnent à la recherche sur les déterminants nominaux du français et qui publient leurs résultats, sous forme d'ouvrages collectifs regroupant chacun trois longs articles, dans la collection « Études Littéraires et Linguistiques » des Presses de l'Université d'Artois.<sup>1</sup>

Le volume paru en 2000 est consacré aux indéfinis, et les trois auteurs s'y répartissent la tâche de façon à couvrir la quasi-totalité de ce champ sémantique : Léonie Bosveld-De Smet traite les syntagmes nominaux en *des* et *du*, Marleen Van Peteghem les indéfinis corrélatifs *autre*, *même* et *tel*, et Danièle Van de Velde, tous les autres déterminants indéfinis, comme *différents*, *divers*, *certain* et *quelques*, mais aussi l'interrogatif-exclamatif *quel*. Et c'est de la bonne linguistique bien solide qui fait plaisir à lire.

L'article de Léonie Bosveld-De Smet se donne un sujet bien clair et bien délimité, les syntagmes nominaux (SN) en *des* et *du*, opérant ainsi un regroupement peu conventionnel mais d'un intérêt certain.<sup>2</sup> En effet, si les SN en *des* sont des pluriels et ceux en *du* des singu-

1 La preuve : le compte rendu Lavric 2000.

2 Une petite critique : Bosveld distingue bien entre le *des* et le *du* indéfinis et la forme contractée de la préposition *de* et de l'article défini, et elle note également l'existence d'un allomorphe *de* après la

liers massifs, leur comportement syntaxique et sémantique présente bien des similitudes.<sup>3</sup> Bosveld s'attache à les comparer aux SN indéfinis qui présentent d'autres déterminants (SN indéfinis « quantifiés »), tant pour le pluriel que pour le massif. Cette étude, claire, détaillée et basée sur une bibliographie impressionnante,<sup>4</sup> montre l'existence de deux clivages fondamentaux : les SN en *des* et *du* s'opposent à bien des égards aux autres SN indéfinis, « quantifiés », pour former un groupe à part qui se caractérise surtout par son indétermination « quantificationnelle et identificatoire » (p. 101) ; mais il existe également divers aspects pour lesquels leur comportement ressemble à celui des SN massifs indéfinis « quantifiés », en ceci surtout qu'ils ont besoin, pour pouvoir apparaître, de frontières spatio-temporelles délimitant le prédicat. Cette étude de la compatibilité avec divers types de prédicats constitue le point fort de la contribution, une étude dont la clarté et le détail réjouissent le cœur de la linguiste. Un deuxième volet est constitué par l'étude des différentes lectures (existentielle, partitive, générique, taxinomique, distributive, collective, etc.) susceptibles de se présenter avec les différents déterminants indéfinis, et dont il se dégage l'observation que les SN en *des* et *du*, par opposition surtout aux autres indéfinis pluriels, ont certaines préférences très marquées (pour les lectures non-distributives par exemple), mais qui peuvent presque toujours être déjouées par un contexte ou des connaissances pragmatiques contraires.<sup>5</sup>

S'il est permis de formuler quelques critiques ou suggestions – qui ne diminuent pas le mérite de l'auteur –, il est patent que Bosveld oublie de prendre en compte un groupe très important d'indéfinis (qui n'apparaît pas non plus dans sa vue générale, p. 100) : les comptables singuliers, tels *un, quelque, un certain, n'importe quel* etc. Ainsi, parmi les comportements « curieux » des SN en *des* et *du*, il conviendrait de distinguer ceux qui les rapprochent de l'article indéfini singulier *un*, afin de déterminer quels sont les traits dus tout simplement à leur nature d'article (c'est-à-dire de déterminant indéfini minimum du point de vue sémantique) ; il est à supposer que ce sont surtout les traits liés à leur indétermination « quantificationnelle et identificatoire ». Une différence apparaît pourtant tout au long de l'étude de Bosveld, c'est l'incompatibilité des SN en *des* et *du* avec l'emploi générique exemplaire si fréquent pour *un* (*un soldat français résiste à la fatigue*), sauf dans la construction avec dislocation et reprise par *ça* (*des soldats, ça résiste à la fatigue*).<sup>6</sup>

Quant à l'indétermination « identificatoire », on se demande à quelle forme de détermination celle-ci serait censée s'opposer, au défini, ou bien à l'indéfini spécifique ? En général, on ressent la nécessité d'une théorie de la définitude, de l'indéfinitude et de la généricité, d'une théorie du comptable et du massif, du singulier et du pluriel, pour bien faire la part de ce qui, dans les SN en *des* et *du*, relève de la sémantique du déterminant, et de ce qui s'explique par le jeu du nombre, de la dénotation du substantif, et du contexte linguistique et situationnel. Bosveld songe bien à poser toutes ces questions (pp. 103–107) ; elle nous renvoie pour la réponse à sa thèse de doctorat (Bosveld-De Smet 1998), dont l'article ici présenté ne résumerait que la première partie – une première partie qui recense surtout minutieusement les comportements

négation, mais elle néglige l'existence d'un allomorphe zéro après la préposition *de*, cf. *je rêve de pain / je rêve d'animaux sauvages*.

- 3 Et l'on ne peut s'empêcher de songer au parallèle ontologique entre pluriel et massif mis en évidence, entre autres, par Harweg 1987, qui remarque en même temps qu'il s'agit en réalité d'un parallèle entre massif et comptable, du moment qu'on ne considère pas le singulier, mais le pluriel, comme le prototype de la comptabilité (cf. aussi Lavric 2001, p. 399 s.).
- 4 Les résultats en sont résumés dans un tableau, p. 100 s.
- 5 Le terme de lecture « par défaut » aurait pu servir à décrire ces préférences et contraintes.
- 6 Cette incompatibilité constitue la différence principale avec les formes correspondantes de l'allemand ( $\emptyset$  + pl. et  $\emptyset$  + sg.), cf. *Soldaten werden nie müde ; Obst fault im Sommer schnell*.

des SN étudiés (pas seulement ceux en *des* et *du*, mais également les autres indéfinis pluriels et massifs), et qui donne envie d'aller plus loin dans l'analyse et l'interprétation de cette gamme de comportements.

La contribution de Marleen Van Peteghem porte sur « Les indéfinis corrélatifs *autre*, *même* et *tel* ». Elle se penche surtout sur le comportement syntaxique et combinatoire de ces formes situées à cheval entre les adjectifs et les déterminants, renvoyant pour leur sémantique à des publications antérieures. Cette sémantique et ces publications antérieures, elle les résume cependant d'une manière tout à fait convaincante et s'en sert pour expliquer les phénomènes syntaxiques observés.

Selon elle, les trois formes contribuent à définir un référent<sup>7</sup> à partir d'un « repère », situé soit dans le contexte qui précède, soit dans un complément/une subordonnée corrélatrice. Avec *autre*, le référent « appartient à la même catégorie que celui du repère, qui est toutefois exclu comme référent potentiel » (p. 121) ; *autre* sert donc à « définir un ensemble de référence à partir d'un repère, qui est toutefois lui-même prélevé sur cet ensemble » (p. 151). De son côté, *même* « souligne l'unicité de deux ou plusieurs occurrences apparemment distinctes et identifiées par rapport à des repères différents »<sup>8</sup> (p. 159). Quant à *tel*, il « renvoie à un ensemble de propriétés, qui doivent être dégagées à partir de celles du repère, ou il dénote une spécification indéterminée. » (p. 193 s.) C'est ce renvoi à un ensemble de qualités établies par le repère, et non pas à un référent établi avec lequel il y aurait co-référence, qui fait la spécialité de *tel* adjectival, tel qu'on le retrouve dans l'expression *un tel* (pl. *de tels*) ;<sup>9</sup> ce qui lui a valu l'étiquette de « proadjectif ».<sup>10</sup>

Laissant un peu de côté les emplois anaphoriques, Van Peteghem accorde beaucoup de place à la forme des compléments corrélatifs possibles, expressions nominales, propositions relatives, comparatives, consécutives en *que* et autres,<sup>11</sup> ainsi qu'à la combinatoire de *autre*, *même* et *tel* avec des déterminants tels que les articles définis et indéfinis, et à l'interaction de cette combinatoire avec les types de compléments possibles ; la question sous-jacente étant toujours celle du statut de chacun des trois corrélatifs, entre la détermination et la qualification. Les trois formes connaissent en effet des emplois nettement adjectivaux et d'autres, multiples, qui le sont du point de vue syntaxique tout en conservant une sémantique de déterminant, c'est-à-dire d'élément qui cerne la référence d'une manière non qualitative.

Le seul des trois corrélatifs à pouvoir s'employer comme déterminant véritable, c'est-à-dire seul devant un substantif, c'est *tel*, qui revêt pourtant, dans les emplois en question, une syntaxe et une sémantique nettement différentes de celles qu'il adopte dans ses emplois « plus adjectivaux »,<sup>12</sup> c'est-à-dire, en principe, dans l'expression *un tel*. C'est à ce point précisé-

7 L'idée d'un référent singulier, dont l'article défini garantit l'unicité, semble être l'une des simplifications que l'auteur s'est permises pour dominer un sujet déjà en lui-même assez compliqué ; elle ne tient guère compte des versions au pluriel des constructions étudiées, et surtout, elle formule ses généralisations plutôt au singulier. En réalité, bien sûr, il faudrait toujours parler d'« ensemble de référence », et de « totalité » au lieu d'unicité.

8 C'est là une excellente définition de la sémantique de *même*, qui prend même en compte l'idée d'une identité allant à l'encontre des attentes (« apparemment distinctes »), cf. aussi Lavric 2001, p. 1049 (« Identität wider Erwarten »).

9 « *tel* fonctionne comme un prédicat indéterminé, qui a besoin de saturation » (p. 139).

10 Par exemple de la part de Riegel 1997, p. 82, qui parle aussi de « proadjectif qualificatif » et de « proqualificatif ». Lavric 2001, pp. 1118–1143, appelle *un tel* un « phorique qualificatif » (« qualitativer Verweiser »).

11 – avec des réflexions très poussées et très pertinentes sur le statut de l'élément de subordination *que* dans chacune de ces constructions.

ment que l'on pourrait formuler une critique : si Van Peteghem relève clairement les différences syntaxiques qui existent entre *tel* déterminant et *tel* proadjectif, elle semble pourtant constater une certaine parenté sémantique :

Sémantiquement il est indéterminé et il nécessite une saturation, qui lui est fournie soit par la corrélatrice, soit par l'antécédent ou qui manque lorsqu'il figure comme déterminant, si bien qu'il n'arrive pas à installer le référent dans le discours. (p. 195)

Or, décrire la sémantique de *tel* déterminant comme un manque de saturation, c'est se méprendre sur le sens véritable de cette forme, qui remplit la fonction assez originale de « donne[r] [...] un simulacre d'identité au substantif » (Chevalier e. a. 1964, p. 278), cf. *Il est arrivé tel accident à tel moment sur telle autoroute* (p. 165). *Tel* introduit la fiction que le référent du SN est identifiable : les interlocuteurs « font comme si » le référent pouvait être identifié et était donc défini.<sup>13</sup> Un tel référent reste installé dans le discours tant que cette fiction est valable ; les contre-exemples de Van Peteghem (p. 167) ne sont pas vraiment convaincants.<sup>14</sup> Ce qui signifie que *tel* ne peut même pas être considéré comme un indéfini véritable, puisque la fiction qu'il établit est une fiction de définitude ; on pourrait tout au plus discuter s'il s'agit d'une fiction de spécificité indéfinie.

Autre remarque : tandis que Bosveld accumule les références aux lectures dites « taxinomiques », c'est-à-dire aux références à des sous-espèces, Van Peteghem, elle, ne semble pas être consciente de l'existence de ces lectures. Pourtant, ce concept permettrait d'expliquer comment, dans certains de ses exemples, la référence à une identité se transforme en une référence à un ensemble de caractéristiques, cf. *Donne-moi une autre farine* (p. 181). L'auteur se borne alors à remarquer qu'« une non-identité implique généralement en même temps des propriétés différentes, quoique pas toujours », sans avoir l'air de se rendre compte qu'une identité peut en principe toujours se présenter soit comme une identité de « tokens », soit comme une identité de « types », c'est-à-dire une identité au niveau des sous-espèces. C'est donc la combinaison du concept d'identité (pour *même*) ou de non-identité (pour *autre*) avec un phénomène aussi universel que les sous-espèces qui pourrait expliquer le caractère tantôt référentiel, tantôt qualitatif, de cette identité.<sup>15</sup> D'autant plus que Van Peteghem possède bien les éléments nécessaires à un tel rapprochement, puisqu'elle relève à plusieurs reprises ce double caractère des identités, et qu'elle analyse très finement la dialectique des « types » et des « tokens » sous-jacente à bon nombre d'emplois de la forme *un tel* (p. 141 s.).

Ces petites remarques constituent simplement une invitation à une discussion, elles laissent entier le mérite d'une étude claire et agréable à lire, d'une étude approfondie et exhaustive de trois formes qui valent bien, par leur complexité, qu'on leur consacre toute une phase d'une vie de linguiste.

Au moment de traiter l'article de Danièle Van de Velde, on hésite entre un éloge de certaines analyses très fines et une impression générale d'idiosyncrasie marquée. La contribution,

12 Idée étonnante que celle qu'un élément puisse être plus ou moins adjectival qu'un autre !

13 Cf. Lavric 2001, pp. 1159–1165 ; Van Peteghem pressent quelque chose de semblable lorsqu'elle écrit : « même si [le référent] est identifiable, son identification n'est pas envisagée et est présentée comme non pertinente dans le contexte. » (p. 169)

14 En effet, le verbe *dire* n'introduit pas, comme elle le prétend, un contexte opaque à proprement parler, puisqu'il opère non un changement de monde, mais un changement d'univers (cf. Martin 1983 et Lavric 1990). Donc, l'exemple qu'elle donne d'un référent introduit par *tel* et qui ne survivrait qu'en contexte opaque n'en est pas un en réalité.

15 Cf. Lavric 2001, pp. 1076–1083.

qui s'intitule « Les indéfinis comme adjectifs », étudie la syntaxe et la sémantique des formes *quelque(s)*, *plusieurs*, *différents*, *divers*, *certain(s)*, ainsi que des numéraux cardinaux et de l'interrogatif *quel*. Elle défend avec verve, mais pas toujours de manière convaincante, un certain nombre de thèses qui vont radicalement à l'encontre d'idées qui paraissent honorablement reçues dans des domaines comme la logique ou la sémantique.

Sa thèse principale consiste à dire que les formes qu'elle étudie ne sont pas des déterminants, mais bien plutôt des adjectifs (p. 227) ; une classe à part d'adjectifs, hétérogène et complexe, dont elle examine dans le détail certaines propriétés syntaxiques et combinatoires. Or, on voit mal en quoi consisterait alors, pour l'auteur, une classe de déterminants qui ne se bornerait pas à celle des articles purs et simples (qui constituent pour elle les déterminants par excellence, cf. p. 203). En effet, tout ce qui, quantitativement ou qualitativement, va au-delà de la simple actualisation du nom, est relégué par Van de Velde dans le domaine des prédicats, et donc (pour elle) des adjectifs. Ce qui la contraint, bien évidemment, à distinguer différentes classes d'adjectifs ; et on commence à soupçonner que le problème est purement terminologique.

On s'étonne cependant de lire (p. 229, note 15) qu'elle ne concède aux « adjectifs » qu'elle étudie pas le moindre emploi pronominal, et que la différence entre *quelques-uns* et *quelques* se ramène pour elle « à des raisons phonétiques ». Sa préoccupation semble être d'« éviter de faire changer l'indéfini de nature selon sa fonction » (ibid.) ; aussi se penche-t-elle longuement sur l'emploi attributif des différentes formes et sur les restrictions syntaxiques qui pèsent sur cet emploi.

Peut-être l'auteur de ce modeste compte-rendu est-elle trop sémanticienne et pas assez syntacticienne ; mais il nous paraît étrange de déduire la sémantique des numéraux principalement de constructions comme *Les trois enfants qui sont restés à l'internat sont malades* (p. 207) ou *Nous étions cinq mille à manifester* (p. 230). Van de Velde aboutit ainsi, en généralisant à partir des numéraux, à la description suivante de la sémantique des indéfinis en général :

Une phrase simple contenant un nom sans article, accompagné d'un « indéfini », pose donc deux affirmations, dans un ordre déterminé : la première attribue le prédicat verbal à un sujet déterminé par un article indéfini, la seconde attribue l'« indéfini », ou plus exactement le quantifieur, comme prédicat, à un sujet défini formé sur la base de la première proposition. (p. 234)

Une phrase comme *Cinq mille ouvriers à peu près se sont mis en grève* devrait donc être décrite par les deux assertions *Des ouvriers se sont mis en grève* et *Les ouvriers qui se sont mis en grève sont à peu près cinq mille*. Et Van de Velde d'insister sur l'« anaphore » qui expliquerait la définitude du sujet de la deuxième assertion. En effet, seule cette définitude lui permet d'assigner l'existence (une existence présupposée par la définitude) au référent du syntagme *cinq mille ouvriers*, car elle nie catégoriquement l'idée qu'un SN avec article indéfini (*des ouvriers*) puisse asserter l'existence de son référent.

Une telle vue des choses permet d'expliquer les restrictions d'emploi des syntagmes en *des* dans les phrases génériques (*\*J'aime des westerns*, p. 235, *\*Des enfants sont fragiles*, p. 146), mais elle rend malaisée l'explication des emplois particularisants comme *Des enfants criaient dans la cour*, p. 237. Pour Van de Velde, en effet, les référents introduits par les SN en *des* seraient des variables libres dans des structures sans sujet, et s'apparenteraient par là aux structures à verbes « existentiels », comme *Il est arrivé des lettres* (p. 219), *Il y a des westerns que j'aime* (p. 235).<sup>16</sup>

16 Ce sont ces structures, d'ailleurs, qui servent (comme chez Bosveld-De Smet) à définir les indéfinis – avec tout ce qu'une telle définition purement syntaxique pose comme interrogations sémantiques.

C'est là où elle agit en sémanticienne des déterminants, dans ses analyses détaillées des formes *divers*, *différents*, et surtout *certain(s)* et *quelque(s)*, que Van de Velde devient nettement plus fine et convaincante. Elle remarque en effet que le sens de ces formes s'inscrit dans deux dimensions, qu'elle assimile à la qualité et à la quantité, avec une priorité donnée à la « qualité » dans le sens de *différents*, *divers*, *un certain*,<sup>17</sup> *certain* et *quelque* au singulier, et à la quantité dans celui de *quelques* au pluriel, ainsi que de *un certain* et *quelque* avec les massifs. Mis à part le fait que ce qu'elle appelle « qualité » concerne plutôt l'identité et les types de prélèvements, on peut adhérer à la plus grande partie de ses analyses. Elle commente de manière très judicieuse l'opposition entre *un certain* et *quelque*, à ceci près qu'elle répugne pour des raisons incompréhensibles à se servir du concept de spécificité. Elle voit également (p. 257) la double nature de la non-spécificité, qui peut être soit un choix aléatoire, soit une existence virtuelle, avec des liens bien précis qui unissent les deux variantes (cf. à ce sujet Lavric 1990).<sup>18</sup> Elle montre en outre que dans le domaine du massif, la spécificité bascule dans le quantitatif. Et elle arrive même à expliquer comment, par le biais d'un raisonnement a fortiori, la quantité non-spécifique peut se transformer en quantité faible :<sup>19</sup>

L'une des paraphrases possibles de *un N quelconque*<sup>20</sup> dans ces phrases est « le moindre N » avec le sens de : « du N, de quelque degré d'intensité que ce soit, même le plus petit » (p. 261).

Au total, le volume présenté par les trois linguistes est d'une lecture passionnante pour une sémanticienne des déterminants, justement parce qu'elles ne font pas que de la sémantique ; et parce que là où elles en font, elle est le plus souvent bien faite.

### Bibliographie

- Bosveld-De Smet, Léonie 1998 : *On Mass and Plural Quantification. The Case of French des/du-NPs*, thèse, Université de Groningue.
- Chevalier, Jean-Claude, e. a. (éds.) 1964 : *Grammaire Larousse du français contemporain*. – Paris : Larousse.
- Harweg, Roland 1987 : « Stoffnamen und Gattungsnamen », dans : *Zeitschrift für Phonetik, Sprachwissenschaft und Kommunikationsforschung* 40, pp. 792–804.
- Lavric, Eva 1990 : *Mißverstehen verstehen: Opake Kontexte und Ambiguitäten bei indefiniten und definiten Nominalphrasen* (Grazer Linguistische Monographien, 7). – Graz : Institut für Sprachwissenschaft der Universität Graz.
- Lavric, Eva 2000 : *Compte rendu de Walter DE MULDER/Nelly FLAUX/Danièle VAN DE VELDE, Entre général et particulier : les déterminants* (Études Littéraires et Linguistiques). – Ar-

- 17 L'idée de locution déterminative lui permettrait de saisir comme un tout une expression comme *un certain* (et d'ailleurs aussi *de nombreux*), dans laquelle elle commente longuement le caractère obligatoire de l'article et les effets de sens qui s'ensuivent, sans se rendre compte du fait que la combinaison de l'article et de ce qu'elle voit comme un adjectif présente déjà un caractère complètement figé.
- 18 Quant à la spécificité, une définition claire (identité connue du locuteur, mais non de l'allocutaire), combinée à une réflexion sur la nature discursive de la définitude (identité connue du locuteur comme de l'allocutaire) lui épargnerait de longues réflexions sur le pourquoi d'une incompatibilité comme *\*Les certaines idées que j'avais sur la question* (p. 261).
- 19 Voir une explication tout à fait semblable dans Lavric 2001, p. 1203.
- 20 L'équivalence de *quelque* et de *un quelconque*, que Van de Velde répète (p. 256) selon une tradition bien établie, n'est pas valable à cent pour cent, voir Lavric 2001, pp. 1186–1195.

- ras : Artois Presses Université, 1997, 204 p., dans : *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur* 110/1, pp. 74–78.
- Lavric, Eva 2001 : *Fülle und Klarheit. Eine Determinantensemantik Deutsch – Französisch – Spanisch* (Stauffenburg Linguistik, 9), vol. I : *Referenzmodell*, vol. II : *Kontrastiv-semantiche Analysen*. – Tübingen : Stauffenburg.
- Martin, Robert 1983 : *Pour une logique du sens* (Linguistique nouvelle). – Paris : Presses Universitaires de France.
- Riegel, Martin 1997 : « *Tel* adjectif. Grammaire d'une variable de caractérisation », dans : *Langue française* 116, pp. 81–99.

Vienne

Eva LAVRIC

- Terence CAVE, *Pré-Histoires II. Langues étrangères et troubles économiques au XVI<sup>e</sup> siècle* (Les seuils de la modernité, 5. Cahiers d'Humanisme et Renaissance, 61). – Genève: Droz, 2001, 212 p.

This second volume of *Pré-Histoires* (Cave's own translation of the English version) presents literary texts as well as paraliterary sources informing the reader about unsolved problems concerning cultural and social factors during the sixteenth century; for instance, the debatable status of vernacular languages and seeming effectiveness of their use and teaching with respect to tourism and trade. As demonstrated in the second part of Cave's work, economic inflation spurs trading, making the use of foreign languages and profit-oriented marketing all the more necessary, needs also prevalent in the modern world.

The author's introduction expresses his confidence that literary texts ("textes-clés" – here, some passages in Rabelais's work, for example) open doors to the civilization of their time. Cave defines modernity as

l'émergence des états-nations européens, l'essor de la science expérimentale et de la technologie de masse, la révolution industrielle, la formation d'une économie capitaliste, le déclin du pouvoir des institutions chrétiennes, l'interrogation de plus en plus généralisée de la foi religieuse et des systèmes politiques établis, ou encore la formation d'une culture où l'individu (souvent appelé désormais 'le moi') se considère comme le foyer d'une expérience d'autant plus inaliénable qu'elle est résolument particulière (12).

The book's first part, "Polyglottes", sees the modern era characterized by a pluralism of languages reflecting Montaigne's relativism, among other features. Pantagruel's encounter of a polyglot stranger (Panurge) at a Parisian gate (say, during 1532) in chapter 9 of Rabelais's book II reveals a trickster like Felix Krull (or Matt Damon, the *Talented Mr. Ripley*) and, of course, Maître Pathelin in agony. Parrots are capable of learning human languages mechanically (see Jean Lemaire de Belges's *Amant vert* and John Skelton's *Speke Parrot*, 1499). Skelton's parrot evades censure; and the polyglot Panurge, with his linguistic acrobatics, frees himself from social and ethical strictures.

During the subsequent development of polyglottism, the pedagogue Gabriel Meurier, who taught French, Flemish, and Spanish in Amsterdam, published a small manual (*Le Perroquet mignon des petits enfants françois-flameng*, 1580), which also contained a series of children's dialogues on daily concerns. Meurier believed that the acquisition of foreign languages is naturally easy during one's childhood, if the teacher insists upon having children memorize re-